

Henri Borlant

« Merci d'avoir survécu »

r é c i t

Éditions du Seuil
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-104910-7

© Éditions du Seuil, mars 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

À Aron, mon père
À ma sœur Denise et mon frère Bernard
À mes grands-parents Sarah et Hersch Beznos
À ma tante Fanny Beznos
assassinés à Auschwitz

Pour ma mère et toute ma famille,
mes frères et sœurs et leurs enfants et petits-enfants.

Pour mes filles Christiane, Danièle,
Catherine et Valentine.

Pour mes petits-enfants,
Émile, Arthur, Herrade, Attale, Victor, Gabriel et Margot.

L'immigration

« Les émeutes antijuives de Kichinev, Bessarabie, sont pires que ce que le censeur autorisera de publier. Il y a un plan bien préparé pour le massacre général des Juifs le jour suivant la pâque russe. La foule était conduite par des prêtres, et le cri général "Tuons les Juifs" s'élevait dans toute la ville. Les Juifs furent pris totalement par surprise et furent massacrés comme des moutons... La police locale ne fit aucune tentative pour arrêter le règne de la terreur... Ceux qui purent échapper au massacre se sont sauvés. Il est impossible de préciser les quantités de biens détruits en quelques heures. Les cris pitoyables des victimes remplissaient l'air. Un Juif fut traîné hors d'un tramway et battu jusqu'au moment où la foule l'a tenu pour mort. L'air était plein de plumes et de literies déchirées. Chaque foyer juif était saccagé et les infortunés juifs essayaient dans la terreur de se cacher dans les caves et sous les toits. La foule entra dans la synagogue,

saccagea les rouleaux de la Loi... Le mardi, le troisième jour de l'agitation, quand on sut que les troupes avaient reçu ordre de tirer, les émeutiers se retirèrent... la ville est maintenant pratiquement vidée de ses Juifs¹. »

Le pogrom de Kichinev, baptisé pogrom de la semaine sainte, fit cinquante morts et six cents blessés. Le massacre de Kichinev ouvrit la période des grands pogroms. Konstantine Pobedonostsev, précepteur, conseiller d'Alexandre III et procureur du saint-synode, théoricien de l'antisémitisme d'État, condensait dans une arithmétique génocidaire le but à atteindre : un tiers des Juifs se convertirait, un tiers partirait, un tiers périrait².

Comment ne pas voir, avant même que je naisse, dans cet événement relaté par le *New York Times* en 1903, le signe de la persécution qui marquera la destinée de nos familles d'immigrés russes. Mes grands-parents, Sarah Grenitz et Hersch Beznos, ont décidé de fuir l'Empire tsariste avec leurs trois filles : l'aînée, Rachel, née en 1900, Fanny, née en 1907, et Pauline, la cadette, née en 1909. Ces Juifs qui venaient d'Europe de l'Est, et

1. Article du *New York Times* relatant le pogrom de Kichinev de 1903.

2. Régis Ladous, *De l'État russe à l'État soviétique, 1825-1904*, SEDES, 1990, p. 148.

en particulier de Russie, ne pouvaient pas bénéficier des mêmes droits que les citoyens des pays dans lesquels ils vivaient. Ils étaient souvent persécutés. La famille de ma mère venait de Kichinev et mon père venait d'Odessa, deux villes connues pour leurs pogroms. On peut imaginer sans difficulté qu'en plus des raisons économiques et sociales, l'insécurité et les mauvais traitements les ont poussés à quitter la Russie. Des gens étaient battus, des femmes violées, il y avait des pillages et des morts. Les pogroms, c'était cela.

Mes grands-parents ont été assassinés à Auschwitz. Je n'aurais rien su de leur vie en Russie et de leurs débuts en France si ma tante Fanny, militante communiste, ne s'était liée de grande amitié avec Madeleine Thonnart-Jacquemotte¹ qui recueillit le récit de sa vie. Un récit

1. «*Madeleine Thonnart est née le 30 juin 1907 à Liège, dans une famille bourgeoise et protestante. Après des études de philosophie, elle enseigne au lycée d'Ixelles dès 1929. Militante, elle adhère à la Ligue internationale pour la paix et la liberté, puis à la Ligue des femmes contre la guerre. Elle y rencontre Fajga Beznos, sa future belle-sœur, tante d'Henri Borlant. En 1933, Madeleine épouse Adrien Jacquemotte, le neveu du député Joseph Jacquemotte, fondateur du Parti communiste belge. Elle fait partie du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes. En 1936, elle entre en clandestinité au PCB et effectue, en 1938, un voyage en URSS. En 1940, dès l'entrée en guerre elle devient responsable des enseignants communistes bruxellois, elle entre en clandestinité en 1942. Arrêtée le 19 juillet 1943, elle est incarcérée à Saint-Gilles, puis détenue au camp de Vught. En septembre 1944,*

« MERCI D'AVOIR SURVÉCU »



Sarah Grenitz et Hersch Beznos.

un peu flou, que personne n'a jamais vérifié, mais qui fait désormais partie de la légende familiale.

Ma grand-mère, Sarah Grenitz, est née le 4 janvier 1879 à Rachkow, faubourg de Kichinev en Bessarabie russe. Je regarde la photo de mes grands-parents, prise probablement peu de temps après leur arrivée en France : Sarah est une belle jeune femme aux yeux clairs, au port de tête altier. Le regard, paisible mais déterminé, fixe l'objectif du photographe comme empreint de solennité. Se faire photographier était alors un acte rare. Les photos étaient souvent destinées à ceux que l'on avait laissés au pays natal. L'homme que Sarah a épousé, qui se tient fièrement debout à ses côtés, portant barbe et cravate, une main protectrice posée sur le dossier du fauteuil dans lequel elle est assise, porte un drôle de nom : Hersch Beznos, « Hersch sans nez ». Ce nom sonne presque comme une provocation aux oreilles de tous les antisémites qui caricaturent les Juifs avec un gros nez. Mon grand-père est né à Porokw, en Bessarabie, le 16 juillet 1875.

Sarah est issue d'une modeste famille juive de la campagne russe. Or, chose difficilement pensable pour son

Madeleine Jacquemotte est déportée à Ravensbrück. Elle sera libérée en avril 1945. Depuis 1982, le lycée dans lequel elle enseigna porte son nom», Éliane Gubin, Catherine Jacques, Valérie Piette et Jean Puissant (dir.), Dictionnaire des femmes belges, XIX^e et XX^e siècles, éd. Racines, 2006.

époque et son milieu, elle a suivi des études pour devenir institutrice, ce qu'elle doit à sa propre mère qui portait le même prénom hébraïque : Sarah. Cette dernière faisait office de sage-femme. Il ne faut pas imaginer un quelconque diplôme. Elle était de ces femmes à la compétence reconnue, que l'on faisait venir dans les maisons juives environnantes lors des accouchements. Un jour, racontait-on dans ma famille, elle fut appelée au chevet d'une femme de l'aristocratie. L'accouchement s'avérait difficile. Le premier réflexe de Sarah fut de refuser. Elle craignait sanctions et représailles car la loi russe interdisait aux Juifs d'exercer toute activité en dehors de leur propre communauté. Elle se laissa pourtant convaincre et aida la maman à accoucher. Reconnaisante, cette aristocrate russe donna à mon arrière-grand-mère les moyens de financer les études de sa propre fille. Ma grand-mère exerça-t-elle le métier d'institutrice ? Nous l'ignorons, mais nous savons qu'elle occupa, dans son village, la charge d'écrivain public. Quant au père de Sarah, mon arrière-grand-père, Madeleine Thonnart-Jacquemotte écrit seulement qu'il était un homme cultivé. Nous ne savons pas de quelle culture il est ici question.

Mes grands-parents décident de quitter la Russie en 1912 – avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale, donc. L'émigration apparaissait à bien des Juifs

comme la seule issue tant il était devenu compliqué de vivre dans un pays où les persécutions et les difficultés économiques étaient le lot de la plupart des Juifs.

Certains Beznos, j'ignore lesquels, s'étaient déjà installés aux États-Unis. Mes grands-parents décident de les rejoindre: un emploi les y attend. Ces années-là, les États-Unis sont la vraie terre promise où coulent le lait et le miel. Ils ont tous les papiers et visas nécessaires. La France n'est qu'une étape. Les Beznos se rendent au Havre, sans doute pour embarquer sur un navire anglais à destination des États-Unis. Mais le contrôle sanitaire obligatoire aurait révélé chez Pauline une infection aux yeux. L'autorisation d'embarquer leur est refusée. Ils ne pourront partir qu'une fois Pauline guérie. Les Beznos doivent, le temps des examens, demeurer en France. La déclaration de guerre en août 1914 contraint mes grands-parents et leurs trois enfants à rester en France. À la fin de l'année 1914 naît Blanche, la quatrième fille des Beznos, que l'on appelle Blanchette, avec cette habitude venue peut-être du yiddish de créer des diminutifs en allongeant les noms. La famille renonce alors au «rêve américain» et s'installe définitivement à Paris. Ironie du sort, après de nombreux examens ophtalmologiques, le diagnostic tombe: Pauline n'a rien aux yeux!

En cette période de guerre, installée dans un pays

dont elle ne sait pratiquement rien et ne connaît pas la langue, la famille s'agrandit, accueillant une grand-mère originaire de Bessarabie, âgée de quatre-vingt-dix ans. Comment cette très vieille dame est-elle parvenue jusqu'à Paris ? Je l'ignore. Mes grands-parents, devenus brocanteurs au marché Biron à Saint-Ouen, trouvent un petit appartement au 13, rue Jacques-Kablé, dans le 18^e arrondissement, quartier populaire de la Chapelle. Les trois sœurs, Fanny, Pauline, Blanchette – ma mère Rachel, l'aînée, est mariée depuis 1916 –, partagent leur chambre avec la grand-mère et une cousine : un grand lit pour elles, un petit lit pour chacune des deux autres.

Mes tantes étaient très différentes les unes des autres. Fanny, la seconde après ma mère, était pleine de raison. Pauline était plus turbulente. Toutes deux fréquentent l'école primaire, apprennent à parler et lire le français. Hersch, lui, a conservé la culture de sa terre d'origine. Il n'était pas rare, raconte Blanche, « d'entendre la voix de papa qui s'élevait et modulait des airs hébraïques. Sa voix alors nous emportait hors de la pièce ».

L'école de la République a été pour mes tantes le vecteur de l'intégration. Fanny et Pauline ont obtenu leur certificat d'études. Elles n'ont pu aller plus loin, la situation matérielle de la famille les ayant obligées à travailler. À quatorze ans, Fanny (Fajga, « oiseau » en Yiddish), très habile au

clavier, devient dactylo. Passionnée de littérature, elle lit Baudelaire, Zola, Rimbaud et fréquente les surréalistes Aragon et André Breton. J'aime qu'André Breton ait écrit sur ma tante, et je relis souvent ces lignes :

« Tout récemment encore, comme un dimanche, avec un ami, je m'étais rendu au "marché aux puces" de Saint-Ouen... notre attention s'est portée simultanément sur un exemplaire très frais des œuvres complètes de Rimbaud, perdu dans un très mince étalage de chiffons, de photographies jaunies du siècle dernier, des livres sans valeur et de cuillers en fer. Bien m'en prend de le feuilleter, le temps d'y découvrir deux feuillets intercalés : l'un copie à la machine d'un poème de forme libre, l'autre notation au crayon de réflexions sur Nietzsche. Mais celle qui veille assez distraitement tout près ne me laisse pas le temps d'en apprendre davantage. L'ouvrage n'est pas à vendre, les documents qu'il abrite lui appartiennent. C'est encore une jeune fille, très riieuse. Elle continue à parler avec beaucoup d'animation à quelqu'un qui paraît être un ouvrier qu'elle connaît, et qui l'écoute, semble-t-il, avec ravissement. À notre tour, nous engageons la conversation avec elle. Très cultivée, elle ne fait aucune difficulté à nous entretenir de ses goûts littéraires qui la portent vers Shelley, Nietzsche et Rimbaud. Spontanément, elle nous parle des surréalistes, et du Paysan

de Paris de Louis Aragon qu'elle n'a pu lire jusqu'au bout, les variations sur le mot Pessimisme l'ayant arrêtée. Dans tous ses propos passe une grande foi révolutionnaire. Très volontiers, elle me confie le poème d'elle que j'avais entrevu et y joint quelques autres de non moindre intérêt. Elle s'appelle Fanny Beznos¹. »

Ma tante, Fanny Beznos, dont le français n'était pas la langue maternelle, a publié deux de ses poèmes dans le bulletin *La Révolution surréaliste* d'octobre 1927. Ils figurent aux côtés de textes de Paul Eluard, Raymond Queneau, Jacques Baron, Pierre Unik. C'est une fierté pour toute ma famille². Les surréalistes furent pour un temps

1. André Breton, *Nadja*, Gallimard, Folio, 2008, p. 64 [© Éditions Gallimard, 2008].

2. Nous respectons la disposition de la publication :

*« Je vais, le vent me poussant,
Où?... je ne sais
Je ris, je pleure, et méditant, Pourquoi? Je ne sais!
Quel est le meilleur mode de gouvernement,
dit ARISTOTE. Homme, c'est celui qui
Permet tout aux citoyens vertueux et qui
Possèdent des artisans esclaves doublement.
Qui sont les citoyens vertueux? Tout d'abord
Les propriétaires aisés, les soldats forts.
Quant aux esclaves leur meilleure récompense
C'est de toujours leur représenter l'affranchissement
(entendez quand ils ne seront plus bons au travail,
(vil et mercenaire, et qui ne mène pas à la vertu!)
Voilà, admirez le digne philosophe... Et*

en phase avec le Parti communiste naissant. Certains, comme Breton, s'en séparèrent. D'autres, comme Aragon, lui restèrent fidèles. Fanny s'engagea aux Jeunesses communistes. Elle milita parmi les immigrants arrivant des territoires de l'ancien empire tsariste, cédé par le pouvoir bolchevique après la révolution d'Octobre et devenus polonais, roumains et bessarabiens. Dans la famille, on

*La femme? Tu
Veux rire interrupteur! La femme mais
Au bercail
Toujours occupée, pas esclave tout à
Fait, mais...
La femme. La moitié d'un être libre?
Mauvais!
ARISTOTE n'a donc jamais approché
Les prolétaires
Les HOMMES DU TRAVAIL qui seul
Conduit à la vertu
Ces êtres simples qu'il serait doux D'affranchir
Du joug de ces PROLÉTAIRES vils
Et mercenaires
De l'ARGENT! Ces CITOYENS forts
De leurs BUTS
ASSASSINS, qu'ils soient démocrates
Ou démagogues,
ARISTOTE, ils se servent de toi pour
Faire gémir
DES MILLIERS d'êtres LIBRES! Ah!
Misère, debout!
Défendez-vous! Unissez-vous! Ces dogues
Du bonheur immérité, nous les affranchirons.
Nous, les PROLÉTAIRES, RÉVOLUTION! RÉVOLUTION!*

soutient son engagement. Blanchette a raconté comment la famille s'organisait pour aider ces compatriotes « *complètement désorientés, sans rien. Automatiquement Fanny les amenait chez nous ; la chaleur familiale leur permettait de se détendre et de s'apaiser mais nous n'avions pas de place pour les héberger. Deux maisons plus loin se trouvait un hôtel de passe dont nous étions clients pour acheter des siphons d'eau de Seltz et pour le téléphone. Maman a réussi cet exploit de louer deux chambres afin d'y loger nos hôtes en toute tranquillité, le temps de s'organiser [...]. Un jour maman, allant téléphoner [à l'hôtel de passe], voit une de ces dames assise en train de pleurer. Maman lui demande si elle est malade. Celle-ci lui raconte que sa petite fille est chez une nourrice depuis sa naissance, laquelle est très malade et ne peut la garder. Il faut du temps pour aller chercher ailleurs. Maman, sans même en parler à papa, lui propose de prendre la fillette chez nous le temps de trouver quelqu'un. Je ne sais plus combien de temps elle est restée, mais suffisamment pour faire presque partie de la famille* ».

C'était un temps qui précédait ma naissance. J'aime imaginer cette famille où un homme vit dans un monde de femmes, où l'on est pauvre mais solidaire. Où la politique et la culture passionnent.

Un an avant ma naissance, Fanny, qui a alors dix-huit ans, participe à une manifestation organisée par

le Parti communiste réclamant l'égalité politique pour les femmes. Alors que les femmes ne peuvent encore être ni électrices, ni éligibles (elles ne le seront qu'à la Libération), il est décidé d'en présenter sur les listes de candidats aux élections municipales et de réclamer publiquement pour elles le droit de vote. Je ne sais pas si, lors de cette manifestation, il y eut des heurts avec la police, mais toujours est-il que Fanny se retrouva au poste. On raconte qu'un fonctionnaire de police eut un comportement déplacé et que Fanny le gifla. Fanny est mineure (la majorité est alors à vingt et un ans). Hersch est convoqué et soutient sa fille. La sanction tombe : Fanny est expulsée. Elle est déposée à la frontière belge, avec pour tout viatique l'adresse du Parti communiste belge. Pendant quatre années, elle vit en Belgique comme d'autres apatrides, clandestins, sans-papiers et militants, soutenue par la solidarité des « camarades » jusqu'au moment où, contrôlée à nouveau, elle est expulsée par la police belge vers le Grand-Duché de Luxembourg. Elle retourne clandestinement à Bruxelles, se réfugie chez Charles Jacquemotte, un des fondateurs du Parti communiste belge, et son épouse Emma. Une solution est trouvée : un mariage blanc avec Fernand (le fils de Charles et d'Emma Jacquemotte), mais cela n'est pas facile à réaliser sans documents d'identité. Les épousailles

sont quelque peu rocambolesques. Fernand se fait domicilier dans une petite ville du nord de la France dont le maire est communiste et Fanny entre par le chemin des contrebandiers dans un pays où elle est interdite de séjour. Le mariage est célébré le 20 décembre 1929. Nous savons que ce mariage blanc deviendra bientôt un mariage d'amour. Fanny participe à l'organisation de l'aide antifascistes allemands chassés de leur pays par la répression nazie, elle contribue à l'union des socialistes et des communistes dans le combat contre Hitler et pour la défense de la République espagnole. Elle devient la secrétaire du sénateur socialiste Henri Rolin lorsque celui-ci fonde le Comité d'Aide à l'Espagne républicaine. Avec d'autres femmes communistes, elle est une cheville ouvrière précieuse de la section bruxelloise du Comité dirigé par Louise Brunfaut, militante socialiste. Fanny sera déportée pour fait de résistance à Ravensbrück puis assassinée à Auschwitz, son mari Fernand Jacquemotte sera déporté au camp de Neuengamme en Allemagne puis transféré au camp de Mauthausen en Autriche.

Ce n'est que ces dernières années que j'ai appris, grâce au travail effectué par la mission Mattéoli chargée d'étudier la spoliation des Juifs de France, ce qui était

Crédits photographiques

Tous droits réservés à l'exception de :

- © Archives départementales de Maine-et-Loire, p. 64 et 66
- © Eric Garault/Picturetank, p. 83 et p. 100
- © Keystone/Gamma Rapho, page 133
- © Tourte & Petitin, p. 153
- © S. Axiotis/INVISION – REA, p. 181

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2011. N° 104471 ()
Imprimé en France